

« Aller aux vues » dans la capitale

Yves Laberge

Numéro 38, été 1994

À l'affiche, cent ans de cinéma au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, Y. (1994). « Aller aux vues » dans la capitale. *Cap-aux-Diamants*, (38), 30–34.

«ALLER AUX VUES» DANS LA CAPITALE

Le réseau des cinémas de Québec a considérablement changé depuis les années 1950. Le cinéma de Paris, à Place d'Youville, et le cinéma Impérial, rue Saint-Joseph, aujourd'hui connu sous le nom de Midi-Minuit, restent les seuls témoins de cette époque. Rappelez-vous ces belles salles, et les films d'avant la télé et la vidéocassette.

par Yves Laberge



Le cinéma Canadien (aujourd'hui disparu) sur la rue Saint-Jean à l'époque des films muets (vers 1920). Photo: Edwards. (Coll. Gaston Gouge)

AVANT L'ARRIVÉE DE LA TÉLÉVISION EN 1952, les nombreuses salles de cinéma connaissaient une prospérité qui semblerait aujourd'hui très enviable. On trouvait alors dans la capitale deux réseaux de salles de cinéma, presque

toutes réparties grosso modo selon la division naturelle de la ville: celles de la haute-ville (localisées dans l'axe de la rue Saint-Jean) et celles de la basse-ville (le long de la rue Saint-Joseph). Au-delà des distinctions géographiques, on pouvait diviser autrement le réseau de distribution des films selon un principe encore utilisé de nos jours: les salles d'exclusivités et celles de reprises.

Les salles prestigieuses de la haute-ville de Québec

Les plus anciennes salles de spectacles où l'on pouvait voir des films ne présentaient pas exclusivement des œuvres cinématographiques. Plusieurs exemples le prouvent. L'ancêtre du Théâtre Capitol (aujourd'hui redevenu une salle de spectacles), et situé sur la Place d'Youville, fut l'Auditorium. Au début du siècle, on y présentait des spectacles, du vaudeville, des concerts, et aussi, de plus en plus, des films en exclusivité (c'est-à-dire en primeur à Québec). Les projections de longs métrages étaient alors en langue anglaise, sans sous-titres. Le cinéma Victoria présentait également des primeurs, depuis l'époque du muet. Il se trouvait à l'emplacement de la discothèque Le Cercle électrique, au haut de la Côte du Palais, au coin de la rue Charlevoix. Deux autres salles de la Place d'Youville se spécialisaient dans les films importés de France: le cinéma de Paris (voisin de l'Auditorium), ouvert en 1948, et dont la fameuse enseigne au néon demeure un point de repère, qui présentait en primeur les nouveautés de la compagnie France-Films (distributeur exclusif de films français avant les années 1950), et le cinéma Cambrai, situé près de l'actuel stationnement souterrain du Palais Montcalm (dans l'édifice Prêt et Revenu), qui présentait dans les années 1950 des reprises de films américains en version française, et parfois des spectacles, tels ceux d'Alys Robi. Aménagé durant les années 1930, il a fermé ses portes en 1956, parce que ses administrateurs avaient négligé de demander un renouvellement de bail aux propriétaires de l'édifice!

D'autres salles de la haute-ville existaient déjà durant les années 1930. Le cinéma Empire, dans la côte de la Fabrique, se reconnaissait par la forme de sa salle oblongue. On y trouve aujourd'hui une succursale de la Librairie Garneau. Il

existait d'autres salles à l'extérieur du Vieux-Québec. Le cinéma Canadien programmat des spectacles et des films, mais il a malheureusement disparu dans un incendie en 1946. Il se trouvait sur la rue Saint-Jean, près de la côte Dufferin, voisin de la boutique pour dames Créations Suzanne, qui existe toujours à cet endroit. Le stationnement de ce magasin se trouve à l'emplacement même de l'ancien cinéma Canadien. Par ailleurs, une autre salle se trouvait sur la rue Saint-Jean, au coin de l'avenue de Salaberry, le Classic, devenu plus tard le Bijou qui ferme définitivement vers 1979. L'immeuble a été détruit, il ne reste plus qu'un terrain vague, récemment transformé en stationnement. Le cinéma Classic appartenait au notaire Beaumont, personnage important dans l'histoire du cinéma à Québec, puisqu'il possédait aussi le cinéma Français (situé dans la basse-ville; nous y reviendrons plus loin) et le cinéma de Lévis, une autre salle à Lévis. On parlait même dans le «milieu» du cinéma d'après-guerre à Québec du «circuit Beaumont» pour désigner ses trois salles.

Dans le même secteur, on se souviendra aussi du Théâtre Cartier, qui présentait déjà des films muets dès son ouverture en 1928 (à l'époque de la transition du muet au parlant), et qui programmat en fait des reprises des films déjà retirés de l'Auditorium. Durant les années 1970, le cinéma Cartier est devenu la plus populaire des salles de répertoire à Québec. Il a cessé ses activités en 1985, et on trouve aujourd'hui à son emplacement une succursale de la Pharmacie Brunet, au coin de l'avenue Cartier et du boulevard René-Lévesque. Enfin, beaucoup plus à l'ouest, se trouvait le cinéma Sillery, qui appartenait aux propriétaires du réseau Christal (l'ancien Pigalle), Cambrai et Victoria (la compagnie Consolidated, gérée par un monsieur Vances), et qui était en activité durant les années 1950 et 1960. Le cinéma Sillery était situé au 1720, rue Saint-Michel, et plusieurs brasseries et restaurants se sont succédé sur son site depuis.

Les salles de reprises dans la basse-ville

Dans la basse-ville, les salles se trouvaient surtout le long de la rue Saint-Joseph, qui était alors la plus importante artère marchande du centre-ville. Il y avait d'abord l'Arlequin (anciennement le Christal), devenu un moment le cinéma de Paris, puis ensuite le Pigalle. L'édifice existe toujours, mais il a été abandonné depuis la fin des années 1970, et se trouve sur la rue Saint-Joseph, voisin d'un terrain vague, près du coin de la rue Dorchester, face à l'actuelle bibliothèque Gabrielle-Roy. On y affichait des reprises des films présentés d'abord au cinéma de Paris de la Place d'Youville. Un peu plus loin sur la même rue (mais de l'autre côté), se trouvait le Princesse, lui aussi détruit au début des années 1970. Un terrain vague occupe son emplacement. On

y présentait des films américains de série B, et des westerns. Tout près, se trouvait le cinéma Impérial (anciennement le Théâtre Populaire), qui proposait des films d'abord programmés au Capitole et ensuite au Cartier. Il est tristement connu de nos jours sous le nom de Midi-Minuit (réservé aux spectacles pornographiques). Il s'agit, à l'heure actuelle, de la plus ancienne salle de cinéma à Québec. À l'époque, ces deux ciné-



Les gens du milieu de la distribution posant devant l'entrée du cinéma Canadien. Ce dernier présentait «Le Million» (René Clair), l'une des premières œuvres parlantes en français. Photo: Edwards. (Coll. Gaston Gouge).



Le cinéma Empire dans la côte de la Fabrique. Cet édifice abrite aujourd'hui la librairie Garneau. Photo: Robert Bruneau. (Coll. Gaston Gouge).

mas voisins (Impérial et Princesse) appartenaient à un monsieur Drapeau. Beaucoup plus loin, sur la rue Saint-Vallier, au coin de la rue Carillon, se trouvait le cinéma Français, qui faisait partie du «circuit Beaumont». Cette salle,

construite dans les années 1910, a été incendiée vers 1948 après la Seconde Guerre, et reconstruite sous le nom de Cinéma Laurier en 1949. On a aménagé depuis sur son site un petit parc.

On trouvait aussi deux salles importantes dans le quartier Limoilou, alors en pleine expansion. Le Rialto a été aménagé dans une ancienne glacière, autour de 1930. La salle comptait 375 places. Elle était située au coin de la 4^e Rue et de la 2^e Avenue; elle disparaît plus tard dans un incendie. Après trois décennies d'activité, cette

Première version de l'édifice logeant le théâtre Cartier, rue Cartier, vers 1929. (Coll. Yvan Gouge).



Un documentaire sur le couronnement de la reine Élisabeth II attire les foules au Cartier le 9 juin 1953. À remarquer: les agrandissements apportés à l'étage supérieur de l'édifice (1943). (Coll. Yvan Gouge).

salle est transformée en restaurant. La Ville de Québec a fait démolir l'édifice durant les années 1960. Auparavant, le Rialto avait été acheté par le réseau de distribution Cinémas unis (officiellement United Amusements), qui a fait construire une autre salle en 1948, le cinéma Lairet, du nom d'une petite rivière qui traversait autrefois le secteur nord-ouest de Limoilou. Cette salle, qui comptait 844 places, fut pendant longtemps la

plus grande de l'Est du Québec. Elle a changé plusieurs fois de vocation (on y présentait d'abord des reprises et finalement les films de répertoire, avant de disparaître) et deux fois de nom: le cinéma Lumière durant les années 1970, et la Boîte à films au début des années 1980. La salle a fermé définitivement ses portes en 1986, et abrite aujourd'hui un magasin de bicyclettes, situé sur la 3^e Avenue, entre la 10^e Rue et la 11^e Rue (entre le casse-croûte et la pharmacie).

D'autres cinémas ont existé à Québec, à l'époque du muet, comme le Nickel sur la rue Sainte-Anne (considéré comme la toute première salle en ville), de même qu'une autre salle située près de la statue de Jacques Cartier, sur la rue Saint-Joseph. Mais hélas! peu de traces en subsistent.

La vie des salles à Québec

Avant 1950, la plupart des salles de cinéma du Québec présentaient des films américains en version originale, sans sous-titres, provenant de quelques distributeurs affiliés à des compagnies de production des États-Unis. Certains de ces films ont commencé à être doublés en français durant les années 1940, à Hollywood par des comédiens québécois (l'acteur Émile Genest faisait par exemple quelques doublages de films américains), mais surtout en France (car les syndicats d'acteurs français n'acceptaient pas les doublages faits par des voix québécoises).

Certaines salles présentaient des films venus de France (avec Fernandel, Bourvil, les films de Marcel Pagnol): le cinéma de Paris, bien sûr, en exclusivité, et ces films étaient ensuite à l'affiche du cinéma Cambrai (situé en face) et du cinéma Français (dans la basse-ville). Cependant, durant les années de guerre, les approvisionnements venant de France sont interrompus et le public québécois avide de films français doit se contenter de reprises de films français des années 1930. Cette situation permet toutefois l'émergence d'une véritable industrie de production de films au Québec à partir de 1943.

Les premiers films canadiens présentés à Québec

Une fois la guerre terminée, alors que les derniers films français sont revenus sur les écrans québécois, le public découvre aussi une première vague de films «canadiens» (comme on le disait alors): *La Forteresse* (1947), avec Paul Dupuis et Nicole Germain, tourné en partie à Québec, près de la chute Montmorency, et aussi des adaptations de radioromans populaires de l'époque, comme *Un homme et son péché* (1949), avec Hector Charland, Nicole Germain et Guy Provost, et *Le Curé de village* (1949), avec Ovilé Légaré et Paul Guèvremont. Ces productions inégales mais attachantes connurent un grand succès au

cinéma de Paris de la Place d'Youville. Une jeune firme québécoise de Saint-Hyacinthe, du nom à consonnance anglaise de Quebec Productions Corporation, avait produit ces films. D'autres longs métrages réalisés au Québec seront présentés par la suite, dont *Le Gros Bill* (1949), avec Yves Henry et Ginette Letondal, *Étienne Brûlé*, *Gibier de potence* (1951), avec Paul Dupuis et Ginette Letondal, *La Petite Aurore, l'enfant martyre* (sorti en 1952), avec Yvonne Laflamme et Lucie Mitchell (en plus du jeune couple de fiancés joué par Janette Bertrand et Jean Lajeunesse), et finalement *Tit-Coq* (1952), avec Gratien Gélinas, Monique Miller et Fred Barry. D'autres longs métrages québécois ont aussi été présentés avec un succès inégal durant cette période.

Le déclin du cinéma à Québec

L'avènement de la télévision au Québec comme ailleurs a bouleversé les pratiques des cinéphiles en matière de fréquentation des salles de cinéma. Au cours des années 1960, on assiste à l'ouverture de nouvelles salles de cinéma, plus grandes et disposant de vastes stationnements, comme le cinéma Odéon, ouvert en 1967 sur la rue du Pont, qui est devenu depuis quelques années le Cinéplex Odéon. D'autres salles ouvrent dans les centres commerciaux: aux Galeries de la Canardière, en 1964; dès 1965 à Place Sainte-Foy (encore en activité aujourd'hui); un autre cinéma Canadien ouvre en 1966 à Place Laurier; à Place Québec (au milieu des années 1970); et durant les années 1980 aux Galeries de la Capitale, et au Centre Innovation. Toutefois,



M^{me} Lucille Gignac, «candy girl» au Cartier en 1949, derrière son comptoir tout neuf entre le guichet et l'entrée de la salle. (Coll. Yvan Gouge).

les difficultés de stationnement propres à la ville de Québec nuisent à la fréquentation des anciennes salles de cinéma qui doivent à chaque représentation rassembler plusieurs centaines de personnes pour faire leurs frais. La multiplication des salles périphériques, ou situées à l'intérieur de centres commerciaux disposant de beaucoup d'espace et souvent de plusieurs salles, entraîne progressivement la disparition successive des anciennes salles de cinéma à Québec.

Mais de ce fait, la substitution des salles indépendantes par d'autres liées à des réseaux plus

LE TRAVAIL DE PROJECTIONNISTE

Le monde des projectionnistes peut sembler assez mystérieux. On peut envier ces gens qui voient des films durant des journées entières; mais en fait, ils ne les regardent pas toujours assidûment. De par leurs conditions de travail exigeantes (isolement, horaires chargés, chaleur, risques d'incendie), les projectionnistes du pays ont été très tôt affiliés à un syndicat américain qui les regroupait. On remarque aussi que plusieurs familles comptent des projectionnistes qui pratiquent cette profession de père en fils.

Depuis la fin du muet, à Québec, les films présentés commercialement étaient de format 35 mm. Le 16 mm était réservé aux écoles ou aux sous-sols de salles paroissiales (pour les projections itinérantes de l'ONE, par exemple).

Le passage du muet au parlant s'est fait progressivement, à Québec comme ailleurs. Entre 1926 et 1929, plusieurs films venus des États-Unis étaient accompagnés d'une trame sonore sur disque. Les projectionnistes devaient alors synchroniser de leur mieux. Certaines salles,

comme le Cartier, ont conservé leur équipement muet jusqu'en 1949. Celui-ci a dû faire place à un nouvel appareillage, celui du cinémascope (et des autres systèmes équivalents). L'élargissement de l'image, rendu nécessaire pour attirer les foules séduites par le petit écran, a entraîné d'importantes transformations dans les salles de cinéma: non seulement il fallait de nouveaux projecteurs, mais plusieurs écrans ont été élargis vers 1950, pour adopter ce nouveau format. À cette même époque, on proposait aussi des films en trois dimensions, avec des lunettes spéciales conçues à cet effet.

Durant les années 1960, certaines salles se sont converties au 70 mm, qui offrait une image plus nette et mieux définie. Depuis, d'autres innovations techniques ont tenté de rivaliser avec la télévision: le son stéréophonique et plus récemment le son Dolby. Les projectionnistes ont su s'adapter chaque fois à ces changements (pellicule, appareils, etc.). Avec la prolifération des complexes multi-salles, leurs tâches n'ont fait que s'intensifier.

Avant la première de «I confess» à l'Auditorium, Alfred Hitchcock s'était rendu au théâtre Cartier pour présenter son film. On le voit ici en compagnie d'un représentant de la Ville de Québec, de M. Raymond Gouge, gérant du Cartier et de l'actrice Anne Baxter.

(Coll. Yvan Gouge).

Le cinéma Lairet dans Limoilou servait à l'occasion de salle de spectacles de variétés. On voit ici l'humoriste Paul Bédard en compagnie d'une participante.

Photo: Lefavre et Desroches.

(Coll. Yvan Gouge).



importants bouleverse graduellement le paysage culturel en matière de cinéma à Québec: alors que les années 1970 étaient marquées par la diversité dans la provenance des œuvres présentées (surtout dans les salles de répertoire comme le Cartier et la Boîte à films), particulièrement grâce aux salles de répertoire, on constate aujourd'hui que les films hollywoodiens sont plus que jamais omniprésents, pour le meilleur et pour le pire. La ville de Québec semble de plus en plus défavorisée dans le choix des films. Ainsi, en 1986, les cinéphiles de Québec doivent attendre le mois de septembre pour voir le film *Le Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand, pourtant primé à Cannes en mai, et présenté durant tout l'été à Montréal et ailleurs. Le problème de la distribution des films persiste partout au Québec, et se répercute directement sur le choix des films offerts au public, dans un système où seule la logique du profit semble compter.

Il faut aussi tenir compte de l'arrivée massive de la vidéocassette qui a bouleversé les habitudes de fréquentation des salles à partir des années 1980. Dans l'usage quotidien, le club-vidéo du coin a peut-être pris la place du cinéma du quartier, mais il ne l'a sûrement pas remplacé. Tant de gestes ont disparu: s'engouffrer dans un cinéma sur un coup de tête parce qu'on a vu l'affiche à l'entrée, faire la file, acheter son billet, choisir sa place, être entouré d'inconnus plus ou moins silencieux, sentir l'éclairage de la salle diminuer progressivement, contempler l'écran géant et large, sortir de la salle en écoutant les commentaires des gens. Cette expérience, maintes fois renouvelée, restera irremplaçable. Mais il s'agit là d'une autre histoire... ♦

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont fait part de leurs souvenirs, et plus spécialement Mme Thérèse Jobin, MM. Yvan Gouge, Gaston Gouge et Richard Gouge.

Yves Laberge est spécialiste en histoire du cinéma québécois.



**LA BANDE
VIDÉO
ET FILM
DE QUÉBEC**

Centre de ressources techniques et de formation

- Location d'équipements vidéo, Betacam SP
- Aide aux productions vidéo indépendantes
- Rabais pour les membres

707, de la Salle, bureau 101
Québec (Québec)
G1K 2V6
418.522.5561
Télécopieur: 418.648.9201

la maison
simons
PLACE STE-FOY GALERIES DE LA CAPITALE VIEUX QUÉBEC